

Le prix Goncourt : une institution française.
Le cas de Marcel Proust, lauréat en 1919 pour
"À l'ombre des jeunes filles en fleurs"

Robert, Pierre-Edmond
Université de Paris III

<https://doi.org/10.15017/1495144>

出版情報 : Stella. 33, pp.143-157, 2014-12-24. 九州大学フランス語フランス文学研究会
バージョン :
権利関係 :

Le prix Goncourt : une institution française.
Le cas de Marcel Proust, lauréat en 1919
pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*¹⁾

Pierre-Edmond ROBERT

Le prix Goncourt, «le Goncourt», est devenu au fil des années, depuis sa fondation en 1903, le plus prestigieux des très nombreux prix littéraires décernés tous les ans en France : il fonde ainsi une hiérarchie entre les livres qui l'ont reçu et tous les autres, parus la même année. Par là même, il établit (plus ou moins durablement) la réputation de ses lauréats, tout comme, mais plus institutionnellement, l'Académie française celle de ses quarante «immortels» cooptés par leurs pairs, ou encore, sur la scène internationale, le prix Nobel de littérature celle de ses titulaires.

Les frères Goncourt, Jules (1830-1870) et Edmond (1822-1896) furent à l'avant-scène de la vie littéraire de la deuxième moitié du XIX^e siècle, par leurs romans et leurs adaptations théâtrales, leurs essais de critique d'art et aussi par leurs fréquentations littéraires et mondaines (Gustave Flaubert, le salon de la princesse Mathilde). Le style «artiste» et les thèmes prônés par les Goncourt se reconnaissent aussi chez certains de leurs contemporains : Jean Lorrain, dandy et esthète, ou Joris-Karl Huysmans, chez son personnage de Jean des Esseintes, dans *À Rebours*. Pierre Loti fut aussi, en son temps, proche de l'esthétique des Goncourt.

Après la mort prématurée de Jules, en 1870, leur *Journal* à quatre mains sera poursuivi par le seul Edmond et deviendra en fin de compte leur (son) œuvre majeure. Critique artistique et collectionneur, il fit connaître l'art japonais, et il remit le XVIII^e siècle, alors délaissé, au goût du jour.

À sa mort en 1896, Edmond de Goncourt confiait par testament à son ami Alphonse Daudet la tâche de constituer «une société littéraire [de dix membres, ayant] pour objet la création d'un prix de 5 000 francs, destiné à un ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année, d'une rente annuelle de 6 000 francs au profit de chacun des membres de la société.» Il s'agis-

sait donc d'assurer à ceux-ci une certaine indépendance financière, ainsi qu'au lauréat, au moins pour l'année de son prix²⁾.

Réunis pour la première fois en 1900, les «Dix» qui allaient former l'«Académie Goncourt» étaient alors : Gustave Geffroy, Léon Hennique, Joris-Karl Huysmans, Paul Margueritte, Octave Mirbeau, Rosny aîné et Rosny jeune, auxquels devaient s'ajouter Léon Daudet (son père, Alphonse Daudet, étant décédé en 1897), ainsi qu'Élémir Bourges et Lucien Descaves, tous romanciers dans la tradition «naturaliste».

Officialisée en 1903, l'Académie Goncourt a décerné son premier prix le lundi 21 décembre de cette année-là, au restaurant *Champeaux*, place de la Bourse³⁾. Son premier lauréat a été le franco-américain John-Antoine Nau, pour son roman à caractère fantastique, *Force ennemie* (paru aux Éditions de la Plume) qui l'a emporté sur Camille Mauclair (*Ville lumière*) et Jean Vignaud (*Les Amis du peuple*). Une institution bien française venait de naître, la même année que le Tour de France cycliste, comme la presse aime à le rappeler à l'occasion. À la différence du Tour de France cycliste qui n'a pas eu lieu pendant les deux guerres⁴⁾, le prix Goncourt n'a connu aucune interruption, même si son palmarès reflète les deux conflits mondiaux.

En 1903, le premier prix Goncourt ne pouvait pas avoir encore les honneurs de la presse. Cependant, *Le Figaro* du lendemain, 22 décembre, lui a consacré un article de première page sous la rubrique «Instantané» :

«L'Académie Goncourt, qui, pour la première fois, décernait son prix annuel, a porté la majorité de ses suffrages sur John-Antoine Nau, dont le premier roman, *Force ennemie*, a paru en 1903.»

L'auteur de l'article a résumé la vie du lauréat, «le moins parisien de nos hommes de lettres», en évoquant sa carrière dans la marine marchande, ses voyages, les nouvelles exotiques qu'il avait publiées dans *La Revue blanche*, et en précisant qu'il résidait «enfin en France, — à Saint-Tropez, le petit port provençal», ajoutant encore qu'il était aussi poète. Ce premier prix Goncourt n'aura donc pas tiré Nau de l'obscurité.

Le deuxième prix, l'année suivante, décerné à *La Maternelle*, roman de Léon Frapié, eut davantage de retentissement. L'âge des lauréats (quarante-trois ans pour Nau et quarante-et-un pour Frapié) devint matière à débat : ne fallait-il pas privilégier les candidats les plus jeunes à qui les 5 000 francs du prix devaient permettre de se consacrer pendant un an à

la littérature ? On retrouvera ces arguments lors de l'attribution du prix Goncourt à Marcel Proust, en 1919.

Les dévaluations, l'inflation ont rapidement réduit à rien l'héritage des Goncourt qui avait été investi en obligations d'État. Le montant du prix est donc devenu symbolique depuis longtemps : un chèque de 10 € est aujourd'hui remis au lauréat qui tirera un bénéfice bien plus substantiel de la notoriété ainsi acquise et des forts tirages du roman primé qui l'accompagne, bon an mal an.

Concurremment, le prix Femina fut créé l'année suivante, en 1904, par vingt-deux collaboratrices du magazine *La Vie heureuse* en conjonction avec le magazine *Femina*, sous la direction d'Anna de Noailles, afin de faire pièce au Goncourt, dont le jury était entièrement masculin jusque-là (Judith Gautier, fille de Théophile, sera la première femme à faire partie des jurés Goncourt, en 1910, année où le prix est revenu à Louis Pergaud, pour *De Goupil à Margot*). En outre, les Goncourt avaient donc décerné leur prix à des hommes lors de ces premières années (et il en sera de même jusqu'en 1944 où Elsa Triolet, première lauréate du prix, a été couronnée pour *Le Premier Accroc coûte deux cents francs*)⁵.

De son côté, le Femina est depuis attribué chaque année par un jury exclusivement féminin, en novembre, d'où une compétition chronologique avec le Goncourt où chaque jury voulait préempter le lauréat potentiel de l'autre, compétition qui a abouti, en 2000, à un accord entre les deux jurys sur leurs calendriers respectifs. Pour sa part, le prix Femina récompense chaque année une œuvre de langue française, prose ou poésie⁶.

Un autre prix, le Renaudot, est également né de l'institution du prix Goncourt dont il est devenu complémentaire dans sa pratique et son palmarès. Le prix Renaudot, du nom de Théophraste Renaudot (1586-1653), devenu le pionnier du journalisme en fondant *La Gazette*, est aussi décerné annuellement par un jury composé également de dix personnes – des journalistes et des critiques littéraires. Il double en quelque sorte le Goncourt depuis 1926. En effet, le prix Renaudot fut créé cette année-là par un groupe de journalistes qui attendaient la proclamation des résultats du Goncourt au restaurant *Drouant*. Le Renaudot n'est assorti d'aucune récompense financière mais il bénéficie d'une bonne image en raison des choix judicieux de ses jurés, au fil des années, et il « estampille » donc favorablement les ouvrages primés.

Les lauréats du prix Goncourt, de 1903 à 1913⁷⁾

Outre Nau et Frapié, les deux premiers lauréats, les romanciers que les «Dix» ont distingués jusqu'en 1914 ne sont pas des premiers plans. Ils ont cependant été préférés à Valéry Larbaud, pour *Fermina Márquez* en 1911, à Alain-Fournier, pour *Le Grand Meaulnes*, en 1913, tandis que Proust publiait déjà, en novembre de la même année, le premier volume de la *Recherche du temps perdu : Du côté de chez Swann*.

La Grande Guerre

Les prix Goncourt décernés de 1914 à 1918 sont le reflet du moment. Ils s'inscrivent dans ce qu'on a appelé la littérature de guerre, terme qui recouvre des œuvres disparates⁸⁾. *Le Feu, journal d'une escouade* d'Henri Barbusse, primé en 1916, est resté comme le roman emblématique d'une littérature de témoignage sur le front⁹⁾. Dans les annales du Goncourt, il est précédé de *Gaspard*, de René Benjamin, en 1915, et suivi de *La Flamme au poing* d'Henry Malherbe, en 1917, tous deux également anciens combattants mais dont les romans sont tombés depuis dans l'oubli, à la différence de ceux de Georges Duhamel, chirurgien aux Armées pendant la guerre, déjà l'auteur de *Vie des martyrs* (1917), et dont le prix Goncourt 1918 avec *Civilisation*, au titre en forme d'antiphrase, a été le point de départ d'une carrière de romancier¹⁰⁾.

Le prix Goncourt 1919

En 1919, l'année suivant le dernier prix Goncourt de la guerre, l'Académie française où siégeaient alors Pierre Loti (depuis 1891), Henri de Régnier (depuis 1911) et, encore pour la génération proche de celle de Proust, René Boylesve (depuis 1918), a vu l'arrivée d'Henry Bordeaux (1870-1963), Croix de guerre 1914-1918. Les états de service des écrivains étaient devenus en effet un critère d'excellence, comme Proust le relèvera non sans dépit dans *Le Temps retrouvé*. Bordeaux fut élu le 22 mai 1919, au fauteuil de Jules Lemaître, par 20 voix dès le premier tour ; Henri de Régnier le reçut, le 27 mai 1920.

En 1919 encore, du côté de l'Académie Goncourt, son président (avec voix prépondérante) était Gustave Geffroy (1912-1926) ; il avait succédé à Léon Hennique (1907-1912) ; J.-H. Rosny aîné (1926-1940) devait lui succéder à son tour.

En 1919, allait-on couronner un autre livre de guerre, alors que la paix était revenue depuis un an à peine ? Le roman du journaliste Roland Leclavelé, dit Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, paraissait devoir l'emporter. D'autant plus que Dorgelès, né en 1885 (il avait eu vingt-neuf ans en 1914 et il avait donc trente-quatre ans en 1919), avait fait la guerre. Quoique réformé, il s'était engagé et avait combattu dans l'infanterie avant de passer dans l'aviation ; il était titulaire de la Croix de guerre. Mais son roman n'obtint que quatre voix au Goncourt, face aux six des *Jeunes filles en fleurs* de Proust¹¹. On connaît la trouvaille commerciale d'Albin Michel, l'éditeur de Dorgelès, qui fit aussitôt imprimer une bande avec en gros caractères «Prix Goncourt», et en petits caractères «4 voix sur 10». Albin Michel devra verser des dommages et intérêts aux jeunes Éditions de la NRF (fondées en 1911 avec Gaston Gallimard comme gérant) qui, ayant repris Proust à Grasset, venaient donc de rééditer sous leur sigle *Du côté de chez Swann* et de faire paraître le deuxième volume de la *Recherche du temps perdu*. Dorgelès eut cependant la consolation du prix Femina pour *Les Croix de bois*, dont les tirages de l'année furent trois fois supérieurs à ceux des *Jeunes filles en fleurs*¹². Autre compensation supplémentaire, il devint membre de l'Académie Goncourt en 1929, puis son président, de 1954 à sa mort, en 1973.

En 1919, Proust, âgé de quarante-huit ans, ne faisait pas figure de jeune débutant, il aurait donc pu être écarté du prix, selon les directives qu'Edmond de Goncourt avait incluses dans son testament. Proust n'était d'ailleurs qu'à trois ans de sa mort, mais pendant cette courte durée le prix Goncourt n'en établit pas moins sa place en France et dans le monde. Proust recherchait cette reconnaissance depuis le premier volume de sa *Recherche du temps perdu*. La publication de *Du côté de chez Swann*, en 1913, avait été accompagnée d'une intense campagne d'autopromotion de sa part¹³, s'inscrivant dans une stratégie littéraire pratiquée depuis ses premiers écrits dans la rubrique mondaine des journaux et poursuivie dans les salons.

Proust avait bénéficié au jury Goncourt de l'appui de l'influent Léon Daudet, le fondateur avec Charles Maurras de *L'Action française*, catholique et monarchiste, qui était une connaissance ancienne et le frère aîné de Lucien, l'ami intime. Léon Daudet était donc parvenu à imposer *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* à ses confrères. Le titre du compte

rendu de *L'Humanité* du 11 décembre 1919, faisant allusion à l'âge du lauréat, est resté célèbre : «Place aux vieux!». D'autres comptes rendus ont repris cet argument, ajoutant de plus que Proust, fortuné, n'avait pas besoin du prix. En revanche, les critiques de premier plan ont écarté de tels critères pour l'attribution du prix Goncourt, et parmi eux Paul Souday, dans son feuilleton du *Temps* en date du 1^{er} janvier 1920. Renvoyant au second tome de ses *Livres du Temps* (chez Émile-Paul frères), il a rappelé ainsi son article du 10 décembre 1913 sur *Du côté de chez Swann* : «un assez vif éloge, bien que tempéré de certaines réserves», selon lui. Pour l'heure, il s'est félicité du choix de l'Académie Goncourt, tout en constatant que celui-ci «n'a pas eu en général une très bonne presse.» Il reconnaissait toutefois que «l'auteur des *Croix de bois* eût été pleinement digne de remporter le prix» et il en a souligné le contexte historique et littéraire : «son roman est sans doute, avec *Le Feu* de M. Henri Barbusse et la *Vie des Martyrs* de M. Georges Duhamel (autres lauréats Goncourt), l'un de nos trois meilleurs livres de guerre. Mais après avoir couronné des livres de guerre pendant cinq ans, l'Académie des Dix a pensé qu'il était peut-être temps de revenir aux œuvres de paix.» Puis il a repoussé l'une après l'autre les objections faites au choix de Proust : pas assez jeune, trop riche, trop mondain et de surcroît, faisant allusion à Léon Daudet, «patronné par celui des membres de l'Académie qui est en même temps un homme politique», avant d'analyser *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* et de conclure : «un livre douloureux, comme la plupart des grands livres très humains.»

Dans son article, Paul Souday avait rappelé la proximité de la guerre ; c'était une autre objection formulée à l'encontre du choix des Goncourt pour 1919. Proust qui avait été rayé des cadres de l'Armée depuis 1911 (il avait donc quarante ans et il était jusqu'alors «officier d'administration de 2^e classe de l'armée territoriale du Service de Santé du gouvernement militaire») puis avait été réformé au début de la guerre, l'emportait face à un ancien combattant. Noël Garnier, dans *Le Populaire de Paris*, «Journal Socialiste du Soir» (organe de la Section Française de l'Internationale Ouvrière), du 12 décembre 1919, a ainsi déclaré dans un article intitulé «À l'ombre des Goncourt», à l'argumentation sectaire et au ton malveillant à l'égard de Proust, «ce "jeune" littérateur, dont la cinquantaine est parcimonieuse, quant à l'écriture», sa préférence pour le livre de Roland Dorgelès :

«Il [Dorgelès] sait déjà comme nous l'avons élu, nous les anciens soldats, dans le choix jaloux de nos affections littéraires.» Tandis que Marcel Proust ne devait son prix, selon le journaliste, qu'à «six hommes dont la reconnaissance est [...] fonction de leur digestion à l'ombre des havanes en fleurs.»

Enfin, on a reproché à Proust d'être un écrivain et une personnalité d'avant-guerre. Son roman renvoyait à un monde qui avait disparu, avec lequel la guerre avait marqué une rupture définitive. C'était une des formules que répétaient déjà les journaux, ce que Proust a relevé pour s'en moquer, dans sa correspondance et dans son roman où il a répondu *a posteriori* à ses détracteurs et aux critiques littéraires en général. Ses réponses figurent déjà dans la lettre du 26 décembre 1919 qu'il a fait parvenir à Gaston Gallimard¹⁴). Dans cette longue lettre où il est question de l'essentiel du métier : traductions, droits d'auteur, promotion du livre, Proust a déclaré à son éditeur que, pour le prix Goncourt : «[...] le seul plaisir qu'il [lui] donne est de penser qu'il est un peu agréable à la N. R. F.» C'est en effet le premier pour la jeune maison d'édition, qui devait les cumuler par la suite. Dans la seule décennie suivant ce premier prix Goncourt, elle verra ses auteurs couronnés de nouveau en 1923, en 1924, en 1926, en 1927 et encore en 1929, pour *L'Ordre*, de Marcel Arland.

Pour le prix de 1919, on peut argumenter cependant sur les objections principales des détracteurs de Proust. Celui-ci, après plusieurs «faux départs», n'avait véritablement débuté qu'en 1913 avec le premier volume de son roman, comme Paul Souday l'a rappelé dans son article de 1920. Jusque-là, ses diverses tentatives n'avaient pas abouti. *Les Plaisirs et les jours*, en 1896, recueil de textes courts, illustré par les bouquets de roses dont l'aquarelliste Madeleine Lemaire avait fait sa spécialité, et accompagné de partitions de Reynaldo Hahn, n'avait pas eu, en dépit de la préface d'Anatole France, beaucoup de lecteurs. *Jean Santeuil*, roman resté inachevé, n'a vu le jour qu'en 1952, trente ans après la mort de Proust, et le projet de *Contre Sainte-Beuve*, d'où la *Recherche du temps perdu* devait sortir, dans les années 1908-1909, n'a été publié que plus tardivement encore, en 1954. Si bien qu'en 1913 le nouveau romancier ne pouvait faire état, outre le luxueux et confidentiel volume des *Plaisirs et les jours*, que de ses traductions de l'essayiste anglais John Ruskin (*La Bible d'Amiens*, en 1904, et *Sésame et les lys*, en 1906), de ses chroniques mondaines et de

quelques fragments parus essentiellement dans *Le Figaro* (tout comme son narrateur dans *La Prisonnière* et *Albertine disparue*). Sans doute n'était-il pas responsable de tous ces retards : les textes de *Contre Sainte-Beuve* qui devaient paraître en feuilleton dans *Le Figaro* avaient été finalement refusés par son directeur, Gaston Calmette, comme les premières versions de *Du côté de chez Swann* par les éditeurs sollicités, y compris les Éditions de La NRF, où officiaient Gide, Schlumberger et Ghéon.

La guerre de 1914-1918 fut une autre cause de retard à la parution de la suite de la *Recherche du temps perdu* : Grasset, où *Swann* venait alors de paraître à compte d'auteur, ayant fermé et *La Nouvelle Revue française*, qui avait publié en 1914 des extraits des volumes suivants et en annonçait de nouveaux, s'interrompant jusqu'en 1919. De plus, la thématique du roman ne correspondait donc pas aux préoccupations de l'heure, ce qui sera rappelé lors du prix Goncourt de 1919. Mais les circonstances de cette interruption forcée permirent en revanche à Proust, on le sait, de mener à bien une réorganisation et une amplification décisives de son roman. À la composition ternaire initiale — *Du côté de chez Swann* et *Le Côté de Guermantes* formant «Le temps perdu», face au *Temps retrouvé* — allaient se substituer les sept parties que nous connaissons, dont *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, qui ne figurait pas dans le plan antérieur, devait devenir la deuxième, en s'interpolant avant *Le Côté de Guermantes*.

En 1919, on peut remarquer en effet l'âge de Proust en le comparant à celui de ses cadets, qui furent ses amis, mais aussi des rivaux jaloués : Jean Cocteau (1889-1963), déjà connu pour son recueil de poèmes *La Lampe d'Aladin* en 1909, et le ballet *Le Dieu bleu* en 1912¹⁵, ou Paul Morand (1888-1976), qui atteindra la notoriété dès les poèmes de *Lampes à arc* en 1919 et surtout les nouvelles de *Tendres Stocks*, en 1921, préface de Marcel Proust¹⁶. Ni l'un ni l'autre n'obtinrent le prix Goncourt, mais ils entrèrent à l'Académie française, Cocteau en 1955, Morand plus tardivement en 1968 en raison de l'opposition maintenue jusque-là du général de Gaulle qui lui reprochait d'avoir poursuivi sa carrière diplomatique (il fut ambassadeur de France en Roumanie) sous le gouvernement de Vichy.

Sans doute Proust n'avait-il pas besoin de l'apport financier du prix, direct ou indirect, encore qu'il se jugeait ruiné, ainsi que nombre de rentiers qui, au lendemain de la guerre, voyaient comme lui leurs revenus fondre en raison de l'inflation.

Enfin, pour ce qui est de cette autre objection : la *Recherche du temps perdu* a été perçue en 1919, de même que son auteur, comme appartenant à l'«avant-guerre», sa suite ne pouvait que la réfuter. En effet, elle permettra de constater que le roman de Proust inclut le monde qui est contemporain de sa parution et en particulier la Grande Guerre, vue essentiellement de l'arrière, et même encore l'après-guerre, mais dans son dernier volume seulement, *Le Temps retrouvé*, qui ne devait paraître qu'en 1927, soit cinq ans après la mort de son auteur, et donc huit ans après le Goncourt.

Si le prix Goncourt a clairement accéléré la reconnaissance de Proust par ses pairs et ses nouveaux lecteurs, il n'en a pas moins été utile à ceux qui ont couronné l'auteur d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. En effet, les jurés Goncourt venaient par leur choix de 1919 de s'exonérer en une seule fois des erreurs passées ou futures que l'on n'a de cesse de leur rappeler.

Parmi les erreurs que l'on reproche aux jurés Goncourt, la plus souvent citée est d'avoir choisi Guy Mazeline, pour *Les Loups*, saga familiale que plus personne ne lit, face à *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, en 1932 (en fait, on ne mentionne plus Mazeline que parce qu'il l'a emporté cette année-là sur Céline). À cette occasion, Céline reçut le prix Renaudot qui confirmait ainsi son rôle de «prix de consolation», rectifiant certains choix des Goncourt. Le prix Renaudot a couronné ensuite, outre Céline, et parmi d'autres, Louis Aragon, Michel Butor, Le Clézio, Georges Pérec, Annie Ernaux, Irène Némirovsky, celle-ci à titre posthume en 2004 pour *Suite française*¹⁷). Mais *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, avant tout, (de même que *La Condition humaine* d'André Malraux, en 1933, ou encore *Le Rivage des Syrtes* de Julien Gracq, qui refusa le prix, en 1951), compense d'autres choix, jugés contestables.

En 1919, choisir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* contre *Les Croix de bois* réalisait-il le désir collectif du monde littéraire et de ses institutions, sinon des lecteurs, de tourner la page de la guerre, ainsi que Paul Souday l'a très justement remarqué dans son article de 1920 ? Sans doute. Les prix Goncourt de 1920 à 1927, année de la publication du *Temps retrouvé*, qui conclut ainsi *À la recherche du temps perdu* (en évoquant donc la Grande Guerre), sont en effet des romans fort différents, aux thématiques diverses¹⁸). Le prix Goncourt 1925 fut ainsi attribué à Maurice Genevoix (1890-1980), combattant de la Première Guerre mondiale,

non pour ses écrits qui en portent témoignage (*Sous Verdun*, 1916) mais pour *Raboliot*, roman qui raconte la vie d'un braconnier en Sologne.

On peut constater cependant qu'en 1934 Roger Vercel reçut le prix pour *Capitaine Conan*, autre roman né d'une expérience personnelle de la Première Guerre mondiale¹⁹, mais publié plus tardivement²⁰. Parce qu'il est situé sur le front d'Orient, où les troupes alliées ont combattu la Bulgarie avec le soutien de la Serbie et de la Roumanie, en 1918, il contient une part d'exotisme, caractéristique du roman d'aventure (thèmes également reconnaissables dans *Malaisie*, d'Henri Fauconnier, prix Goncourt 1930, et dans *La Condition humaine* d'André Malraux, prix 1933). Dans *Capitaine Conan*, le regard rétrospectif porté sur cette guerre lointaine et quelque peu oubliée est teinté d'une nostalgie paradoxale, jusque dans le contraste entre la figure du héros que les combats ont révélé et sa déchéance physique et psychologique, dans l'inaction de la paix revenue.

La Seconde Guerre mondiale dans le palmarès du prix Goncourt

La Seconde Guerre mondiale eut les mêmes répercussions sur le palmarès du prix Goncourt, avec des romans écrits « à chaud » : de Francis Ambrière avec *Les Grandes Vacances* en 1940 à Jean-Louis Bory avec *Mon village à l'heure allemande*, en 1945²¹.

Mais ensuite, à la différence de la guerre précédente qui n'est revenue dans l'actualité littéraire que plus tardivement (avec *Les Champs d'honneur*, de Jean Rouaud, prix Goncourt 1990, ou *Au revoir là-haut*, de Pierre Lemaître, récompensé en 2013, à la veille du centenaire du déclenchement de la Grande Guerre), le second conflit mondial a continué au cours des années à servir de cadre en tout ou en partie à de nombreux romans primés, parmi lesquels : *Week-end à Zuydcoote*, de Robert Merle, en 1949, *Le Roi des Aulnes*, de Michel Tournier, en 1970, *Les Bêtises*, de Jacques Laurent, en 1971, *Rue des boutiques obscures*, de Patrick Modiano, en 1978, *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell, en 2006.

Académie Goncourt, Académie française, prix Nobel de littérature

Reconnu par l'institution littéraire à laquelle l'Académie Goncourt participait déjà, Proust reçut, l'année suivante, la reconnaissance officielle de la Légion d'honneur. L'Académie française ne pouvait plus, en revanche, couronner son livre, comme il l'a remarqué dans sa lettre déjà citée à

Gaston Gallimard : « [...] une vingtaine de membres de l'Académie française m'ont écrit quel dommage que vous ayez eu le Prix Goncourt, nous voulions vous donner le Grand Prix de Littérature [...] ». S'il n'ignorait pas que « le cumul des deux prix est impossible », il se consolait : « Tout le monde ajoute que pour la vente, le prix Goncourt vaut mieux [...] ».

Face à l'Académie française et à ses « Grands Prix », l'Académie Goncourt a voulu dès son origine représenter la modernité, s'imposer dans cette concurrence institutionnelle en contestant les choix et la place de l'Académie française. Il y a antinomie entre ces deux « académies » aux styles différents : les « Dix », contre les « Quarante », de surcroît « immortels ». Au style « officiel » de l'Académie française qui se réunit sous la coupole de l'Institut s'oppose le déjeuner convivial (mais parfois houleux) qui rassemble les académiciens Goncourt lors de leur délibération annuelle, les deux académies s'excluant d'ailleurs mutuellement.

Enfin, on ne peut évoquer le prix Goncourt sans le comparer au prix Nobel de littérature. Vaut-il mieux (si l'on avait le choix !) obtenir la consécration internationale du Nobel, d'ailleurs beaucoup plus richement doté et dont la remise est assortie d'un protocole royal, qu'un prix Goncourt purement français, annoncé « à la bonne franquette » et aujourd'hui devant les caméras de la télévision, pour ses journaux de 13 heures ? Les lauréats français du prix Nobel de littérature n'ont pas tous bénéficié d'une notoriété accrue ni de tirages supplémentaires pour leurs œuvres. En 1985, l'attribution du prix Nobel à Claude Simon, l'un des chefs de file du Nouveau Roman, en est un exemple puisqu'elle n'a amplifié ni celle-ci ni ceux-ci.

Rappel des prix Nobel de littérature décernés à des écrivains français :

Pas moins de 15 écrivains et philosophes français ont reçu le prix Nobel de littérature, depuis 1901, date de sa création, jusqu'à 2014, pour le dernier en date. La liste des lauréats reflète l'évolution de la hiérarchie des genres littéraires, de la poésie au roman ou à l'essai, et sinon l'« idéal » que son fondateur voulait voir distingué, du moins, derrière une neutralité affichée, ce qu'on appelle aujourd'hui le « politiquement correct » :

1901 : Le poète parnassien Sully Prudhomme (1839-1907).

1904 : L'écrivain provençal Frédéric Mistral (1830-1914).

- 1916 : En pleine guerre, Romain Rolland (1866-1944), l'auteur de *Jean-Christophe* et *d'Au-dessus de la mêlée* pour ses prises de position pacifistes.
- 1921 : Anatole France (1844-1924) distingué à une époque où les nouveaux venus du monde littéraire (les surréalistes) le contestent.
- 1927 : Henri Bergson (1859-1941), Académie française (1914).
- 1937 : Roger Martin du Gard (1881-1958), l'auteur des *Thibault*.
- 1947 : André Gide (1869-1951) au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.
- 1952 : François Mauriac (1885-1970), Académie française (1933).
- 1957 : Albert Camus (1913-1960) à 44 ans seulement.
- 1960 : Saint-John Perse (1887-1975) poète et diplomate.
- 1964 : Jean-Paul Sartre (1905-1980) qui refusa le prix Nobel.
- 1985 : Claude Simon (1913-2005) l'un des représentants du Nouveau Roman.
- 2000 : Gao Xingjiang, dissident né en Chine en 1940 et naturalisé français en 1997.
- 2008 : Jean-Marie Gustave Le Clézio (né en 1940).
- 2014 : Patrick Modiano (né en 1945), le dernier en date.

On remarquera qu'aucun des lauréats français du prix Nobel de littérature jusqu'à Patrick Modiano n'avait eu le prix Goncourt (pour *Rue des boutiques obscures*, en 1978). En revanche, Romain Rolland avait obtenu le deuxième prix Femina, décerné en 1905 pour *Jean-Christophe*, et Jean-Marie Le Clézio avait donc obtenu le Renaudot en 1963.

Un article de *L'Écho de Paris* du 8 juin 1922 ayant évoqué la possibilité du prix Nobel pour Marcel Proust, celui-ci écrira aussitôt à Gaston Gallimard : « [...] *L'Écho de Paris* exagère un peu la bienveillance en disant qu'on parle de moi pour le prix Nobel²²⁾. » Cependant, il citera de nouveau ce « Courrier littéraire » de *L'Écho de Paris* le mois suivant à Robert de Flers et à Jean Schlumberger²³⁾.

Il n'y a pas de « doublé » possible pour le seul Goncourt, puisqu'on ne peut l'obtenir qu'une seule fois (on connaît l'exception de Romain Gary qui l'a obtenu en 1956 pour *Les Racines du ciel* et de nouveau en 1975, mais en trompant son monde, pour *La vie devant soi*, sous le pseudonyme d'Émile Ajar). Mais il y a des exemples de lauréats du Goncourt élus ensuite à l'Académie française. Et dans les dernières années de sa vie, le Goncourt obtenu, Proust songeait à l'Académie.

En 1920, il avait écrit à Henri de Régner qui lui avait offert de voter pour lui²⁴⁾. Il supputait ses chances, comptant ses soutiens éventuels : Maurice Barrès (qui ne l'estimait guère), Henry Bordeaux (nouvellement élu), René Boylesve (dont il venait de se dire l'« admirateur »), Gabriel Hanotaux

(qu'il connaissait de longue date mais qu'il n'avait pas vu depuis «près de vingt ans»), Pierre Loti (l'admiration de ses jeunes années, qu'il connaissait «à peine» mais qui lui «témoignait de la sympathie»)...

Si les détracteurs de Proust lors du prix Goncourt de 1919 l'avaient trouvé trop vieux à quarante-huit ans, son interlocuteur pour l'Académie, Henri de Régnier, lui a conseillé d'attendre : en somme, il était trop jeune²⁵. En juin 1920, l'Académie devait élire Robert de Flers, l'auteur de *L'Habit vert*, pourtant ironique vis-à-vis de l'institution, lequel, né en 1872, avait un an de moins que Proust (avec qui il avait collaboré au *Banquet*, leur revue de jeunesse, en 1892). Celui-ci ne s'est pas présenté non plus aux deux autres fauteuils alors vacants, qui revinrent respectivement au médiéviste Joseph Bédier et à l'angliciste André Chevrillon.

Félicitant son ami Robert de Flers pour son «élection éclatante²⁶», Proust lui confia : «Je serai candidat à l'Académie (n'en parle pas) quand un de tes confrères mourra.» Il ajouta : «Du reste il est probable que la mort la plus prochaine sera la mienne et non celle d'un académicien.» Le temps allait manquer en effet à Proust pour réaliser ses ambitions.

*(Professeur émérite à l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III
Professeur invité à l'Université Nationale Chengchi, Taipei)*

NOTES

- 1) Une première version de cet article a été donnée sous forme de conférence (Wenzao Ursuline University of Languages, Kaohsiung, R. O. C., 7 mai 2014).
- 2) Alfred Nobel, le père de la dynamite, mort également en 1896, agira de même en fondant un prix qui sera attribué à partir de 1901.
- 3) Aujourd'hui (et depuis 1914), dans le même quartier de la Bourse, le prix est annoncé au restaurant *Drouant*, place Gaillon, dans le 2^e arrondissement de Paris.
- 4) De 1914 (dernier Tour de l'avant-guerre) à 1919 (année de la reprise), et de 1939 (dernier Tour de cette seconde avant-guerre) à 1947 (premier Tour de l'après-dernière guerre).
- 5) Il y a en outre aujourd'hui un «Goncourt des lycéens», et un «Goncourt de la nouvelle», car le recueil de Charles Plisnier *Faux-passeports*, primé en 1937, est resté le seul Goncourt à avoir distingué un ensemble de nouvelles, confirmant ainsi que ce genre littéraire n'est pas considéré en France comme l'égal

- du roman.
- 6) Le Femina est aujourd'hui complété d'un «Femina étranger» et d'un «Femina de l'essai».
 - 7) 1903 : John-Antoine Nau, *Force ennemie*
 1904 : Léon Frapié, *La Maternelle*
 1905 : Claude Farrère, *Les Civilisés*
 1906 : Jérôme et Jean Tharaud, *Dingley, L'Illustré écrivain*
 1907 : Émile Moselly, *Terres lorraines*
 1908 : Francis de Miomandre, *Écrit sur l'eau*
 1909 : Marius-Ary Leblond, *En France*
 1910 : Louis Pergaud, *De Goupil à Margot*
 1911 : Alphonse de Chateaubriant, *Monsieur des Lourdines*
 1912 : André Savignon, *Filles de Pluie*
 1913 : Marc Elder, *Le peuple de la mer*.
 - 8) Les prix Goncourt des années 1914-1918 :
 1914 Adrien Bertrand, *L'appel du sol*
 1915 René Benjamin, *Gaspard*
 1916 Henri Barbusse, *Le Feu*
 1917 Henry Malherbe, *La Flamme au poing*
 1918 Georges Duhamel, *Civilisation*.
 - 9) Henri Barbusse (1873-1935), s'était déjà fait connaître avant la guerre, notamment par son roman *L'Enfer* (1908). Après la guerre, il a publié en 1919 un roman, *Clarté*, qui a donné naissance à une revue et un mouvement pacifistes.
 - 10) Georges Duhamel (1884-1966), est entre autres l'auteur du cycle *Vie et aventures de Salavin* (1920-1932), et de *Chronique des Pasquier* (1933-1945).
 - 11) Outre Léon Daudet, Élémir Bourges, Henry Céard, Gustave Geffroy (président), Rosny aîné et Rosny jeune ont voté pour le roman de Proust, Jean Ajalbert, Émile Bergerat, Lucien Descaves (qui a voté par correspondance) et Léon Hennique pour celui de Dorgelès et le firent savoir. Voir Pierre-Louis REY, Notice d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs, in *À la recherche du temps perdu*, éd. sous la dir. de Jean-Yves TADIÉ, Paris : Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», 4 vol., 1987-1989, t. I, p. 1293, et Thierry LAGET, «L'attribution du prix Goncourt à Marcel Proust», *Bulletin d'Informations proustiennes*, n° 14, 1983.
 - 12) Voir Thierry LAGET, *art. cité*, et Jean-Yves TADIÉ, *Marcel Proust*, Paris : Gallimard, 1996, p. 831.
 - 13) Voir notre article «Swann expliqué par Marcel Proust. Faux entretien et véritable autopromotion», *Europe*, août-septembre 2013. Pour la revue de presse d'À l'ombre des jeunes filles en fleurs, on consultera «La réception d'À la recherche du temps perdu en France, de 1913 jusqu'en 1954» de Boong-Ja Tomoko WOO (thèse de doctorat de Paris III, 2011).
 - 14) Marcel PROUST - Gaston GALLIMARD, *Correspondance 1912-1922*, éd. Pascal FOUCHÉ, Paris : Gallimard, 1989, p. 221.

- 15) Cf. Claude ARNAUD, *Proust contre Cocteau*, Paris : Grasset, 2013, qui souligne les destins croisés de Proust et de Cocteau. Voir les passages pertinents du *Passé défini* de Jean Cocteau (Paris : Gallimard, 1983-2013, 8 vol.).
- 16) Voir *Journal d'un attaché d'ambassade* (Paris : La Table ronde, 1949) et *Le Visiteur du soir* (Genève : La Palatine, 1949) de Paul Morand, ainsi que son *Journal inutile* (Paris : Gallimard, 2001, 2 vol.).
- 17) Comme pour le Goncourt et le Femina, ont été créés aussi un «Renaudot des lycéens», ainsi qu'un «Renaudot de l'essai».
- 18) Les prix Goncourt des années 1920 à 1927 :
 - 1920 Ernest Pérochon, *Nêne*
 - 1921 René Maran, *Batouala*
 - 1922 Henri Béraud, *Le Vitriol de lune* et *Le Martyre de l'obèse*
 - 1923 Lucien Fabre, *Rabevel ou le mal des ardents*
 - 1924 Thierry Sandre, *Le Chèvrefeuille*
 - 1925 Maurice Genevoix, *Raboliot*
 - 1926 Henry Deberly, *Le Supplice de Phèdre*
 - 1927 Maurice Bedel, *Jérôme, 60° latitude nord*.
- 19) Roger Vercel (1894-1957) avait été sous-lieutenant sur le front d'Orient.
- 20) Comme, pour les mêmes années ceux d'Eugène Dabit (*Petit-Louis*, 1930), de Jean Giono (*Le Grand Troupeau*, 1931), de L.-F. Céline (*Voyage au bout de la nuit*, 1932), de Pierre Drieu la Rochelle (les nouvelles de *La Comédie de Charleroi*, 1934), d'Henry Poulaille (*Pain de soldat 1914-1917*, 1937) qui, sauf pour *Voyage au bout de la nuit*, ne furent pas en compétition pour le prix Goncourt. (*Capitaine Conan* a été porté à l'écran en 1996 par Bertrand Tavernier, avec Philippe Torreton dans le rôle-titre.)
- 21) Les prix Goncourt de la Seconde Guerre mondiale :
 - 1940 : Francis Ambrière, *Les Grandes Vacances*
 - 1941 : Henri Pourrat, *Vent de Mars*
 - 1942 : Marc Bernard, *Pareils à des enfants*
 - 1943 : Marius Grout, *Passage de l'homme*
 - 1944 : Elsa Triolet, *Le Premier Accroc coûte deux cents francs*
 - 1945 : Jean-Louis Bory, *Mon village à l'heure allemande*.
- 22) *Correspondance de Marcel Proust*, éd. Philip KOLB, Paris : Plon, 1970-1993, 21 vol., t. XXI, p. 298.
- 23) Lettres du 16 juillet 1922, *ibid.*, t. XXI, pp. 353 et 357.
- 24) Lettre du 14 avril 1920, *ibid.*, t. XIX, p. 213.
- 25) Lettre d'Henri de Régnier du 24 avril 1920, *ibid.*, t. XIX, p. 233.
- 26) Lettre du 4 juin 1920, *ibid.*, t. XIX, p. 286.